



histoire

Jean-Denis Attiret, peintre jésuite à la cour de Chine

par **Sophie Laurant**

SUR LE PORT de Lorient (Morbihan), ce 8 janvier 1738, un homme vêtu de noir brave la foule des quais pour rejoindre son navire. Frère Jean-Denis Attiret (1702-1768), missionnaire jésuite, embarque pour un voyage de sept mois qui doit le conduire jusqu'en Chine. Pour la gloire de Dieu, cet homme mûr, né à Dole (Jura), formé à la peinture en Italie, a déjà renoncé à sa carrière laïque. Il vient de quitter son couvent d'Avignon (Vaucluse) pour s'en remettre à l'inconnu, sans espoir de retour. « La Chine, sous le règne de Louis XV, est encore une terre mystérieuse, même si elle fascine et si ses arts décoratifs sont à la mode », précise Violette Fris-Larrouy, qui vient de publier une biographie fort vivante de Jean-Denis Attiret (1), alors même qu'un film de fiction le met en lumière (2). Les jésuites, qui partent vers Pékin depuis plus d'un siècle, vouent leur vie à établir de bons rapports avec l'empereur, à comprendre la langue et la culture chinoises, afin de se préparer à christianiser le pays. Mais leurs progrès sont faibles et leur méthode « d'inculturation », dirions-nous aujourd'hui, est contestée jusqu'à Rome. Le peintre apporte dans ses bagages sa science de la perspective et du clair-obscur qui impressionnent les Chinois et Qianlong, leur empereur d'origine mandchoue, qui sollicite des Occidentaux

1 Melvil Poupaud (à g.) incarne Jean-Denis Attiret dans *Le portrait interdit*, version très romancée de la vie du peintre réalisée par Charles de Meaux. Avec Thibault de Montalembert (au c.) dans le rôle de Castiglione.
2 Portrait en buste d'une concubine impériale, par Jean-Denis Attiret (vers 1750). Huile sur papier.

1754

Attiret refuse la récompense de l'empereur qui veut le nommer mandarin (haut fonctionnaire).

pour réaliser des portraits officiels. Très vite, le Français déchanté : accablé de travail, il doit subir le lourd protocole de la cour, n'a plus un moment pour sa réflexion spirituelle ni pour peindre pour son Église. S'il obéit, il doute parfois de l'utilité de sa mission, car la situation des religieux est ambiguë. Tolérés à la cour où Qianlong leur demande de se faire architectes, fontainiers, jardiniers... ils sont persécutés dans les provinces. « Au début, Jean-Denis Attiret méprise la peinture traditionnelle chinoise qu'il aborde avec sa supériorité d'Occidental », raconte Violette Fris-Larrouy. Mais Qianlong ne souhaite pas bouleverser les traditions, seulement les teinter de modernité. Le jésuite réussit à élaborer un élégant art de compromis pour les innombrables paysages, scènes de batailles, portraits de courtisans, d'ambassadeurs ou de chevaux qu'il doit réaliser. Au fil des années, à force de travailler avec les artisans chinois et de se frotter à cette esthétique si différente, Jean-Denis Attiret finira par l'apprécier et voudra écrire un traité pour aider les Européens à la comprendre. « Un bel exemple de reconnaissance de l'autre », souligne sa biographe. Mais, malade et épuisé, le peintre aura seulement le temps de rédiger, en 1743, une description minutieuse des fabuleux jardins de Yuanmingyuan, résidence d'été de Qianlong, qui connaîtra un grand succès en Europe et influencera le dessin de la plupart des grands jardins de l'époque. De sa production picturale, en revanche, ne subsiste que de rares œuvres dont, peut-être, le *Portrait de concubine* (3) qui inspira le film. Précieux témoin de l'extraordinaire destin du peintre jésuite. ●

(1) D'un soleil à l'autre, Éd. de la Bisquine, 210 p. ; 18 €.

(2) Le portrait interdit, (DVD prévu en juin 2018). (3) Conservé au musée des Beaux-Arts de Dole. Rens. : 03 84 79 25 85 ou www.musees-franchemonte.com